Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 36 (1903)

Heft: 4

Artikel: Société vaudoise de théologie : rapport sur l'exercice de 1901-1903

Autor: Barrelet, James

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379745

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOCIÉTÉ VAUDOISE DE THÉOLOGIE

Rapport sur l'exercice de 1901-1903

PAR

JAMES BARRELET

président sortant de charge[1].

Messieurs et chers collègues,

Au retour d'un voyage en Amérique, celui qui vous parle apprenait avec étonnement, il y a deux ans, qu'il avait été nommé président de la Société de théologie. Mon premier mouvement fut de refuser cet honneur, estimant que j'étais depuis trop peu de temps membre de ce corps. J'acceptai cependant, dans la pensée que ma nomination était un acte de courtoisie à l'égard de l'Eglise et de la tendance théologique auxquelles j'appartiens. Vous avez bien voulu supporter ma présidence pendant ces deux années, ce dont je vous exprime toute ma reconnaissance.

Le comité n'a pas eu d'autre séance que celle du 1er juillet 1901, jour de son élection ; il s'est alors constitué comme suit : MM. Barrelet, président ; Linder, vice-président ; Em. Curchod et Raccaud, secrétaires ; Goumaz, caissier. Les affaires qui devaient être réglées entre les séances de la société, l'ont été par correspondance. Je tiens à remercier mes collègues du comité du concours bienveillant qu'ils m'ont toujours donné ; mon prédécesseur à la présidence, M. Forne-

[1] Lu à la séance du 29 juin 1903.

rod, a bien voulu répondre toujours, avec une grande complaisance, aux demandes de renseignements que je lui ai adressées.

Pendant l'exercice qui prend fin aujourd'hui, deux membres ont donné leur démission, MM. A. F. Buscarlet, pasteur à Lausanne, et Const. Dessemontet, pasteur à Combremont-le-Grand ; ce dernier a motivé sa retraite par la grande distance, et la difficulté d'assister régulièrement aux séances. Nous avons eu, par contre, la joie de recevoir dix collègues, MM. Henri Secrétan, à Lausanne ; William Genton, à Montet-Cudrefin ; Georges Gorgerat, à Lausanne ; Fernand Barth, à Lausanne ; Arthur Grandjean, à Lausanne ; Gustave Pelichet, à Avenches ; Emmanuel Péclard, à Avenches ; Henri Couvreu, à Vevey ; Maurice Borle, à Pampigny ; J. Bornand, à Mont-sur-Rolle.

Nous avons eu à déplorer le décès, survenu en automne 1901, de M. le professeur Henri Paschoud. En feuilletant les procès-verbaux de notre société, nous y trouvons un travail que M. Paschoud y a présenté le 27 novembre 1899, sous ce titre : « Le mythe et la légende ; leur importance religieuse. » Il assistait encore à la séance du 1er juillet 1901, où il remercia chaleureusement M. Fornerod de son rapport sur l'exercice précédent et lui exprima la reconnaissance de la société pour la façon distinguée dont il l'avait présidée. Nous aimons à noter cette dernière occasion où notre collègue prit la parole au milieu de nous. Elle est un témoignage de son caractère bienveillant. Nous aimons également à rappeler les paroles qu'il prononçait dans une discussion (séance du 27 février 1899) : « En dépit des diversités christologiques, disait-il, n'y a-t-il pas dans la réalité objective de la vie du Christ de quoi former un idéal qui réunisse tous les hommes de bonne volonté pour travailler au bien de l'humanité ? »

Ceux qui ne pouvaient pas le suivre dans ses conceptions théologiques, étaient toujours gagnés par son optimisme généreux et par la chaleur de son affection. Pendant sa maladie, il a donné un bel exemple de patience et de soumission à la volonté de Dieu. Dans son discours d'installation, pro-

noncé le 29 octobre 1902, son successeur, M. le professeur de Loës, dit de M. Paschoud : « Vaillant lutteur, il s'en est allé, résumant son témoignage dans ces mots qu'il me disait au cours d'une de ses longues nuits d'agonie : Quand on est où j'en suis, il ne reste plus rien que l'amour de Dieu, en Jésus-Christ. »

Nous retenons ces paroles comme un legs précieux de ce frère au cœur chaud et aux nobles aspirations.

Pour terminer ce chapitre concernant le personnel, nous dirons que notre société compte à ce jour 90 membres actifs et un membre honoraire.

* * *

Nous avions écrit les lignes qui précèdent quand nous avons appris que l'Université de Berne, à l'occasion de l'inauguration de ses nouveaux locaux, avait conféré le grade de docteur en théologie, *honoris causa*, à notre collègue, M. Auguste Bernus, professeur à la Faculté de théologie de l'Eglise libre. La santé de M. Bernus l'empêche, malheureusement, d'assister à nos séances qui ont lieu à un moment de la journée où tout travail lui est interdit. Nous n'en sommes pas moins fiers pour notre société de cette distinction accordée à l'un de ses membres. Ses travaux dans le domaine de l'histoire ecclésiastique et sa compétence bien connue en bibliographie théologique reçoivent ainsi une sanction méritée. Que M. Bernus veuille bien agréer, avec nos félicitations, l'hommage que nous lui rendons, pour notre part.

* * *

La physionomie de nos séances a offert, pendant cet exercice, une certaine variété. Deux fois, nous nous sommes transportés à la campagne ; c'est la coutume pour la réunion du du mois de septembre. Seulement, une modification que nous croyons heureuse a été introduite. Tandis qu'en 1901 (le 30 septembre) nous escaladions, comme d'habitude, le site de Chernex, au-dessus de Montreux, en 1902 (le 22 septembre) nous sommes allés explorer la vallée de la Broie,

dans l'espoir d'intéresser à notre société les collègues habitant cette région. C'est l'hôtel des bains de Henniez qui nous a hébergés ce jour-là. Plusieurs pasteurs du voisinage assistaient à la séance et deux adhésions ont été le fruit de cette journée. Nous aurions été plus nombreux, si la Société pastorale suisse n'avait pas eu, peu de semaines auparavant, ses grandes assises à Lausanne. Le 30 juin 1901, nous avons décidé d'avoir notre séance d'automne alternativement dans diverses parties du canton. Vous aurez à fixer aujourd'hui le lieu de notre prochaine assemblée de septembre.

Il y a eu, parfois, de l'imprévu. Ainsi, le 27 janvier 1902, un petit groupe de fidèles, grelottants, se serraient autour du poële de la salle de l'Union chrétienne, se demandant si le pasteur de Longirod aurait pu affronter les neiges de son plateau élevé pour arriver jusqu'à nous. Dans le doute, nous avions commencé, — ce qui n'était pas à l'ordre du jour, — la lecture d'une lettre de M. le missionnaire Henri Berthoud (Transvaal), quand M. Trabaud, ayant bravé tous les obstacles, fit son apparition et put nous communiquer son travail.

Dans la séance d'automme 1902, à Henniez-les-Bains, M. le pasteur Gorgerat, retenu par une indisposition subite, avait dû se borner à nous envoyer le manuscrit qu'il comptait nous lire. Ce travail ne donnant pas lieu à une discussion, votre président fit part à l'assemblée de quelques notes prises à la lecture d'un ouvrage de George-Adam Smith, intitulé *Modern Criticism and the preaching of the Old Testament.*

Le 26 janvier 1903, M. le professeur Chapuis, surpris par la maladie, fut empêché de venir présenter le travail annoncé. Nous dûmes suppléer à cette lacune en introduisant, à propos d'un article de M. le professeur Bovon (*Liberté chrétienne* 1903, n° 1), une discussion sur l'*Essence du christianisme*, par Harnack.

Ces imprévus ont du bon. Tout en les regrettant vivement, quand ils ont pour cause la maladie d'un collègue, nous constatons que des discussions improvisées ont souvent une fraîcheur, une spontanéité réjouissantes. Le temps n'étant

pas pris par la lecture d'un rapport, l'entretien peut s'étendre davantage.

A titre de *curiosum*, nous mentionnons le fait que deux dames étrangères, — anglaises, croyons-nous, — attendaient sur le perron du bâtiment de l'Union le jour où M. Chapuis fut empêché de donner son travail. Apprenant que ce rapport ne serait pas présenté ce jour-là, elles firent demander, par un de nos membres, si elles pourraient être admises une autre fois à la séance. Le procès-verbal dit laconiquement : « Il est décidé de prier ces dames de ne pas venir. »

Enfin, nous rappelons que notre dernière séance, du 25 mai 1903, fut enrichie par la présence de nombreux membres de la section vaudoise de la Société pastorale suisse. Ce jour-là, nous étions en tout 78, y compris un assez grand nombre d'étudiants. — Les présences ne sont pas, habituellement, ce qu'elles pourraient être, le chiffre le plus bas, atteint pendant cet exercice, a été de huit.

* * *

En passant, maintenant, à la revue des travaux présentés ces deux dernières années, nous éprouvons une certaine difficulté à les classer. Malgré nos réminiscences d'encyclopédie théologique, il nous semble que les catégories qu'établit cette science, ne suffisent pas. Il y a tel sujet qui ne rentre pas absolument dans les cadres réglementaires ; il en est qui touchent à deux ou trois domaines à la fois. Essayons cependant de répartir les matières traitées.

L'histoire des religions a fait l'objet de la séance du 24 février 1902. M. Fornerod a présenté ce jour-là un travail intitulé : *La classification des religions, de Tiele.* Il était intéressant d'entendre exposer la méthode employée par le savant hollandais que la science a perdu récemment. La division des religions en religions de la nature et religions morales n'a pas paru à tous les assistants être un principe satisfaisant de classification. On aurait préféré les classer selon les rapports qu'elles établissent entre l'homme et la divinité. L'idée de l'évolution des religions dont se sert Tiele dans sa classi-

fication, trouve aussi des contradicteurs dans la discussion qui s'engage. On se demande si ce n'est pas l'homme religieux qui évolue plutôt que la religion. Le rapprochement établi entre le bouddhisme et le christianisme que Tiele place tous les denx au sommet de l'évolution des religions, est également critiqué. Le point de vue du théologien hollandais est expliqué par l'auteur du travail. Selon M. Fornerod, l'évolution est pour Tiele plutôt un cadre formel qu'un principe.

Des confins de la philosophie nous arrivons à la théologie proprement dite en mentionnant le seul travail de théologie historique que nous ayons entendu ; c'est celui de M. Gorgerat intitulé : *La piraterie barbaresque et les Frères de Notre-Dame de la Merci* (22 septembre 1902). Ce rapport aurait beaucoup gagné en intérêt, si son auteur eût été présent pour le développer, d'autant plus que l'idée lui en avait été donnée par un séjour fait au nord de l'Afrique. La piraterie barbaresque a duré jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle, soit jusqu'à la conquête d'Alger par la France, en 1830. Elle a donné lieu à de beaux dévouements, exercés par l'ordre des Frères de Notre-Dame de la Merci ; dès le onzième siècle, ces religieux s'efforcèrent de racheter et de consoler les captifs chrétiens. Ainsi qu'il arrive dans bien des œuvres, même chrétiennes, il y eut dans l'histoire de cet ordre des phases sombres ; il ne se maintint pas toujours dans la sphère du dévouement. — Nous regrettons que des sujets historiques ne soient pas plus souvent traités ; l'histoire de l'Eglise fournirait matière à bien des travaux que pourraient aborder les jeunes membres de notre société qui reculent, peut-être, devant des sujets plus abstraits.

L'histoire du dogme peut être considérée comme une branche de la théologie historique. C'est pourquoi nous mentionnons ici l'étude de M. Ph. Bridel sur *Le calvinisme d'après M. Kuyper* (28 avril 1902). La figure de M. Kuyper est certes, très intéressante. Fort opposé au latitudinarisme de tous degrés et de tous noms, partisan d'une dogmatique serrée, raisonneur, entier comme on l'est volontiers dans son pays,

M. Kuyper force notre admiration par ses talents et par sa capacité de travail extraordinaire. Pasteur, professeur de théologie, journaliste, député, il a fini par devenir, il y a deux ans, premier ministre des Pays-Bas. Pour lui, le calvinisme, tel qu'il l'expose dans une série de conférences faites en Amérique, est un système qui embrasse tous les domaines de la vie. Non seulement il règle d'une manière générale les rapports de l'homme avec Dieu, les relations entre hommes et la situation du chrétien dans le monde ; il trouve encore son application dans les arts, dans les sciences, dans la politique. Calvin, au dire de son admirateur, a été bien supérieur à Luther et au type allemand de la Réformation. Prêchant la toute-puissance de Dieu, il a en même temps enlevé tout intermédiaire entre Dieu et les hommes. Proclamant le règne universel du péché, il a du même coup établi l'égalité de tous les hommes ; il a donné lieu ainsi à la conception démocratique de la société. L'Etat comme l'Eglise feront bien, selon M. Kuyper, d'en revenir au calvinisme dégagé de tout alliage.

En remontant le cours de l'histoire des idées, nous arrivons au travail de M. Chapuis sur *L'influence de l'essénisme spéculatif dans la primitive Eglise* (27 avril 1903). Ce sujet est fort difficile à traiter ; d'abord parce que les sources font défaut, puis, parce qu'il peut y avoir entre le christianisme primitif et l'essénisme des coïncidences fortuites que l'on pourrait être tenté de prendre pour des influences. Ces précautions énoncées, M. Chapuis expose les caractères de l'essénisme, son dualisme, son ascétisme, la communauté des biens, le lien sacramentel qui unissait ses membres les uns aux autres. L'origine des Esséniens, comme leur nom lui-même, remonte évidemment au parti des Chasidim, qui se forma lors des guerres des Maccabées. Examinant les analogies que l'on peut trouver dans le Nouveau Testament, M. Chapuis se demande si les tendances du parti qui se disait « de Christ » dans l'Eglise de Corinthe, étaient peut-être parentes de l'essénisme ? Les idées ascétiques et dualistes des chrétiens de Corinthe et de Colosses qui s'opposaient au

mariage et qui préconisaient un culte des anges, qui voulaient détacher de ses racines humaines la personne de Christ, — tout cela fait penser à l'essénisme, sans qu'on puisse dépasser le domaine de l'hypothèse. Quant à l'essénisme lui-même, il y a peut-être autre chose, dans cette tendance, que du judaïsme ; le dualisme qui le caractérise, est un trait particulier à l'Orient. Une connaissance plus approfondie des religions orientales jettera peut-être un jour nouveau sur cette secte.

Le christianisme primitif nous amène tout naturellement à l'étude des documents originaux, c'est-à-dire à l'exégèse et à la critique. Nous rencontrons ici un travail de notre vice-président M. LINDER : *Douze thèses sur l'Evangile de Jean* (31 mars 1902). L'étude d'un point spécial donne une grande force à celui qui s'y livre. De plus, elle fait découvrir, dans le sujet particulier que l'on traite, des richesses toujours nouvelles. Aussi, ne sommes-nous point surpris que notre vice-président ait continué à creuser le quatrième Evangile au point de vue de sa composition. Poursuivant les recherches qui lui ont valu le doctorat en théologie, M. Linder estime pouvoir distinguer toujours mieux deux sources. La première, rapportant surtout les faits, a pour auteur un Juif, qui fait ressortir le caractère messianique de Jésus, prophète, roi et prêtre. La seconde est l'œuvre d'un Grec ; elle contient essentiellement les discours ; ses pensées dominantes sont : lumière, amour, vie. L'auteur de ce second document a inséré le premier écrit dans son ouvrage. Tous deux ont une tendance gnostique très marquée.

La discussion qui a suivi la lecture de ce travail a porté sur la définition de la notion de gnose, sur la question de l'historicité et de la crédibilité du quatrième Evangile.

L'Ancien Testament a fourni à M. BARTH le sujet d'un travail intitulé : *Essai sur les origines de la royauté israélite* (23 mars 1903). L'institution de la royauté est le dernier terme de la marche vers l'unité nationale. Cette institution, entrevue par Moïse, reléguée à l'arrière-plan pendant la période troublée des Juges, n'a pleinement abouti que dans la per-

sonne de David. L'usurpation d'Abimélec et le règne agité et trop personnel de Saül n'ont été que des tentatives imparfaites. — La discussion s'engage au sujet du rôle joué par Samuel au début de la royauté. Il est difficile de se rendre compte des sentiments de Samuel : a-t-il envisagé la royauté comme un mal nécessaire ? Y avait il chez lui une répugnance personnelle à céder son pouvoir ? A-t-il, au contraire, favorisé la nouvelle institution ? La distinction des sources doit éclairer ces questions, qui ne peuvent être tranchées en quelques instants.

Ce travail est le seul qui ait été emprunté à l'étude de l'Ancien Testament, à moins de faire figurer ici l'entretien improvisé que nous avons déjà mentionné, et qui s'est engagé dans notre séance d'Henniez (22 septembre 1902). Pour combler un vide, votre président a communiqué ce jour-là quelques notes prises à la lecture du livre de George-Adam Smith : *Modern Criticism and the preaching of the Old Testament.* Ces conférences du théologien anglais s'occupent de cette question très actuelle : Pouvons-nous encore prêcher sur des textes de l'Ancien Testament, après les travaux de la critique historique et littéraire ? Le professeur de Glasgow conclut par l'affirmative. Après avoir montré avec quel respect nous devons traiter ce sujet, puisque l'Ancien Testament a été la Bible de notre Sauveur, il établit que Jésus et les apôtres ont été, en réalité, les initiateurs de la critique, en prenant à l'égard de l'Ancien Testament une position indépendante. Il affirme que le travail de la critique n'a rien enlevé au caractère unique de l'Ancien Testament, préparation nécessaire à la Nouvelle Alliance. Le théologien croyant, tout en ayant appris à reconnaître le développement humain de la religion d'Israël, continuera à admettre une intervention personnelle de Dieu dans l'histoire de ce peuple.

Avant d'aborder la théologie systématique proprement dite, qui a eu la plus large part dans nos travaux, nous mentionnons les études faites dans le domaine de la théologie biblique, branche qui nous paraît tenir le milieu entre l'exégèse et la critique d'une part, et la théologie systématique de l'autre.

M. Trabaud a continué à nous initier à ses recherches sur la loi. Le précédent rapport présidentiel mentionnait deux séances (en 1900 et en 1901) où nous avions déjà eu des preuves du travail très consciencieux de notre collègue. Le 27 janvier 1902, M. TRABAUD nous a parlé de *la loi dans le judaïsme hellénistique et dans le christianisme gréco-romain.* Nous avons assisté aux transformations qu'a subies, dans le cours des siècles, l'interprétation de la loi de l'Ancien Testament. Les Juifs hellénistes, comme Philon, cherchent à la rendre acceptable aux païens en la dépouillant de son caractère national et cérémonial. Le romanisme naissant, incapable de se maintenir au niveau du spiritualisme paulinien, cherche dans la loi les principes d'une organisation ecclésiastique et sacerdotale. Nous faisons des vœux pour que le labeur persévérant de M. Trabaud trouve bientôt sa récompense dans le doctorat auquel il aspire.

Nous ne nous éloignons pas des idées traitées dans le travail que nous venons de mentionner, en rappelant qu'à cette même séance, en attendant l'arrivée du rapporteur luttant contre le vent et la neige, a été lue une lettre de M. HENRI BERTHOUD, missionnaire au Transvaal. M. Berthoud, occupé à reviser la traduction de la Bible en thonga, constate que le terme Mashîach a été rendu d'une manière inconséquente. Il désapprouve le mot Oint, et voudrait que, dans le Nouveau Testament, le nom ὁ Χριστός fut toujours traduit par le Messie.

Le 23 février 1903, M. GOUMAZ a lu une étude de théologie biblique intitulée : *Le Sermon sur la montagne constitue-t-il tout l'Evangile ?* — L'Evangile, expose le rapporteur, n'est pas une loi nouvelle ; c'est la personne de Jésus-Christ ; or, cette personne est tout entière dans le Sermon sur la Montagne, où Jésus parle d'expérience. Dans la discussion, plusieurs orateurs insistent sur ce que l'œuvre de Jésus ne consiste pas seulement dans son enseignement ni même uniquement dans sa vie sainte, mais surtout dans le don qu'il a fait de lui-même. La mort de Jésus sur la croix est le centre de l'Evangile.

Le sujet de ce travail nous fait passer tout naturellement à la théologie systématique qui a eu la grande part ; elle n'a pas occupé moins de six séances.

Le 30 juin 1902, notre membre honoraire, M. PÉTAVEL-OLLIFF nous a présenté une *Nouvelle étude sur le plan de Dieu dans l'évolution*. Elle a paru peu après comme avant-propos d'une brochure intitulée : *Le plan de Dieu dans l'évolution* (Lausanne, Payot, 1902). Cette brochure est une tentative de conciliation entre les points de vue de M. Auguste Sabatier et de M. Gaston Frommel. Dans l'avant-propos, M. Pétavel-Olliff expose que le christianisme n'a rien à redouter de la théorie de l'évolution, si on l'entend comme une méthode dont Dieu s'est servi pour la création du monde matériel, et comme la lutte pour la survivance des plus aptes dans le monde spirituel. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les passages bibliques concernant l'effort pour entrer dans le royaume, la lutte pour la sainteté, pour le perfectionnement.

Nous entrons dans la dogmatique proprement dite, avec le travail de M. HENRI CHAVANNES : *L'état actuel, dans la Suisse romande, des croyances en l'inspiration des saintes Ecritures* (23 novembre 1902). Si nous avons bien compris l'orateur, son but était de combattre la notion d'une inspiration qui serait attachée au livre de la Bible, comme livre. Il admet l'existence et le ministère d'hommes inspirés, mais il repousse la doctrine d'un canon inspiré. Dans la discussion, plusieurs orateurs ont déclaré que la théorie de l'inspiration plénière, la plus conséquente de toutes, est plus vivace qu'on ne le croit souvent, et que les idées qui en dérivent doivent être combattues. On a paru, cependant, admettre de part et d'autre que la Bible, même comme livre, présente des caractères uniques et exerce une influence que ne possède aucun autre écrit [1].

[1] M. H. Chavannes nous envoie le résumé suivant de son travail :

« M. Chavannes établit que, selon le dogme traditionnel, l'inspiration est spéciale, spécifique à l'Ecriture et qualitativement différente de celle qui est accordée à tout vrai chrétien. Il en cite diverses définitions, qui impliquent toutes l'infail-

Dans l'une de nos séances d'automne, le 30 septembre 1901, M. EMERY a abordé la doctrine de la *trinité*. Dans un travail très complet et très clair, notre collègue a retracé d'abord la formation de ce dogme; il en montre l'origine philosophique, scripturaire et religieuse. Le dogme de la trinité est né du besoin de se représenter un être intermédiaire entre Dieu transcendant et le monde. Les théologiens ont cherché ensuite à fonder ce dogme sur des textes de la Bible. Enfin, l'expérience religieuse du chrétien veut que Dieu soit en Jésus. L'orateur critique ensuite la notion de la trinité; selon lui, notre adoration ne doit aller qu'à Dieu, et non à Jésus, en qui la divinité a habité, mais d'une manière limitée, ni au Saint-Esprit qui est Dieu en nous, mais qui n'est pas tout Dieu.

Enfin, trois séances ont été occupées par la grande question de l'essence du christianisme. L'ouvrage de Harnack, *Das Wesen des Christentums*, a été étudié de front par M. LOGOZ, le 25 novembre 1901. Le 26 janvier 1903, un entretien improvisé s'est engagé sur le même sujet, dans une séance où un autre travail annoncé n'avait pu être présenté, et le 25 mai 1903 nous avons eu une séance en commun avec la section vaudoise de la Société pastorale suisse; cette idée nous a paru heureuse pour nos deux sociétés. L'un des sujets qui figure à l'ordre du jour de la réunion de la société pastorale de Schaffhouse, a pu ainsi être traité devant un nombreux auditoire. Ce sujet est ainsi formulé : Christ et le christianisme, à propos du livre de Harnack, *Das Wesen des Christentums*. — Nous avons entendu un rapport de M. FORNEROD, et M. PHILIPPE BRIDEL a pris la parole comme premier opinant.

Vous ne vous attendez pas, messieurs, à ce que je vous

libilité des Ecritures; or cette infaillibilité étant contraire aux faits impartialement étudiés, l'auteur estime qu'il est plus droit, au lieu de soutenir l'inspiration des Ecritures dans un sens nouveau, assez vague et peu défini, autre que celui de l'usage, de dire franchement qu'on rejette l'inspiration. Il estime que ce qui fait la valeur des Ecritures, ce n'est pas leur soi-disant mode surnaturel de composition, mais leur contenu. »

donne ici un quatrième exposé de la question. Je dirai seulement que l'étude de M. Logoz était très consciencieuse, suivant pas à pas le livre de Harnack. M. Fornerod nous a intéressés par le parallèle qu'il a tracé entre le christianisme traditionnel, le rationalisme et la théologie nouvelle, ainsi que par la chaleur de son exposé. M. Bridel a relevé avec netteté et conviction les lacunes qu'il voit dans la conception de Harnack. Dans un domaine qui touche de si près aux sources de notre vie religieuse, domaine qui est celui de la foi aussi bien que de la théologie, il est difficile de concevoir et de formuler une appréciation vraiment impartiale. Il me semble que nous devons nous réjouir de ce que dans la capitale de l'un des grands empires de ce monde, devant des étudiants de toutes les facultés, représentant l'élite intellectuelle de la jeunesse allemande, un théologien ait pu traiter un sujet aussi foncièrement religieux, et le traiter de façon à être entendu ensuite — on peut le dire — dans le monde entier. De plus, si nous nous rappelons les théories desséchantes du rationalisme d'il y a cinquante ans, nous devons être heureux de constater la chaleur avec laquelle le savant berlinois a parlé de son sujet. Nous persistons enfin à croire que telle de ses expressions a pu lui échapper dans une conférence dite devant un auditoire vivant, et qu'il aurait peut-être formulé sa pensée autrement, si son livre avait été rédigé dans le calme du cabinet. Il n'aura pas voulu modifier les termes, une fois qu'ils avaient été recueillis par la sténographie.

Cet hommage rendu — et très sincèrement rendu — à l'éminent théologien, nous déclarons comprendre et nous approprier les réserves exposées par plusieurs de ses contradicteurs. L'essence du christianisme ne nous paraît pas concevable sans un Christ vivant aujourd'hui d'une existence personnelle, sans un Christ auquel ses disciples puissent s'adresser et qui agisse sur eux.

Mais je ne veux pas rentrer dans le débat et j'arrive au bout de ma tâche. Il ne me reste plus, messieurs et chers collègues, qu'à vous remercier de votre indulgence à l'égard

de votre président et à exprimer le vœu que dans nos séances, les entretiens puissent continuer à se faire dans un esprit de respect mutuel et de charité, afin qu'il en ressorte un bien réel pour nous et pour les divers ministères qui nous sont confiés.